Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 45

Artikel: Un bon élève
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205441

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A plusieurs reprises, M. Profit tenta de conduire son pensionnaire à la cathédrale, dont il célébrait le style, les stalles ouvragées, le porche, le chœur, l'harmonie des proportions.

— Ach!... répondait l'étranger. J'ai vu la cathédrale de Cologne, Saint-Pierre, et tant d'autres partout... Alors cela suffit.

Le comte avait installé un hamac au jardin, entre deux arbres fruitiers. Il y étendait son cœur mou de Germain, des heures de suite, ses semelles jaunes regardant le ciel. Les yeux fermés, les mains croisées sur l'estomac, il écoutait caqueter les poules, tout près, dans le poulailler. Parfois il disait :

— J'aime les poules. Je trouve elles sont reposantes. Elles mangent tant que possible, alors elles se battent, et enfin elles se couchent dessus le sable, dans le but d'expulser les puces... Je trouve, les poules me rappellent les Napolitains.

Le comte avait lu Nietzsche, Schopenhauer, Hartmann, d'autres philosophes encore. Et il se déclarait misanthrope.

Cela ne l'empêchait du reste point, au petit déjeuner, de réclamer aigrement un chocolat assez épais pour que la cuillère s'y tînt debout. A dîner, si le poisson n'était point à sa convenance, il exigeait des œufs. Il vidait aussi une bouteille de vin par repas, sous prétexte que cela était nécessaire à sa santé. Et César contemplait tout cela de ses grands yeux inquiets. Les jeunes filles pouffaient de rire, nerveusement. Dissimulé dans le coin le plus sombre, le grand-père mangeait comme toujours, sans se soucier de rien, avec un bruit considérable de la langue et des mâchoires.

Parfois, souvent même, cela grinçait avec M. Profit, surtout depuis que le comte avait déclaré posément, en pleine table :

— Je trouve, en Suisse française, vous parlez correctement, mais avec un fort accent de provincialisme.

Le professeur avait bondi.

— Monsieur!... Nous parlons plus lentement que les Français, c'est un fait, mais notre dictionnaire est incontestablement plus étendu, plus riche, plus... Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, Töpffer, Cherbuliez et quelques dizaines d'autres, étaient Suisses, je vous prie de le croire...

Ils s'empoignaient aussi touchant la philosophie — le comte se proclamait matérialiste et s'égarait volontiers en de hâtives hypothèses — l'histoire, la politique, la valeur comparée des armées.

— Hegel a dit très justement, glapissait de sa voix de crécelle M. von Haltenstein : alors, si un peuple est le plus fort, il prouve aussi il est le plus intelligent, le plus moral... C'est pourquoi nous avons battu la France...

— Cette théorie est abominable, écumait M. Profit. Elle légitime tous les attentats... A ce compte-là, les garçons bouchers seraient les rois de cette terre... Du reste, n'oubliez pas que Napoléon Ier entrait à Berlin tous les huit jours, comme dans du beurre.

— Oh!... ce temps, il ne revient plus... Mais nous retournerons à Paris, bientôt... certainement... Car nous sommes forts, très forts...

Retourner à Paris?... M. Profit en défiait le comte, formellement. Puis, profitant de l'occasion, il exaltait l'armée suisse, ses vertus républicaines, son passé, son présent, son avenir. Et il défiait aussi son adversaire de reprendre le canton de Neuchâtel.

Sitôt après, on s'empoignait encore sur les beautés comparées de Versailles et de Potsdam. Le comte n'avait jamais vu Versailles. M. Profit ignorait Potsdam et Versailles. Mais cela ne les empêchait point d'affirmer leurs convictions avec intransigeance. Enfin, au dessert, renversé sur sa chaise dont le dossier craquait, M. von Haltenstein constatait, allumant un cigare :

— J'adore les discussions... Cela seul permet de se perfectionner dans la langue...

Cependant, après les repas, Mme Profit suppliait son mari de désarmer :

— A quoi cela sert-il de le contredire?... Laisse-le raconter ses histoires!... Tu le blesses inutilement...

Mais M. Profit se rebiffait nettement :

— Non, je ne veux pas que ce monsieur me nargue chez moi!... Je connais ce genre de caractère... Il y a des gens auxquels il faut tenir tête, si l'on veut qu'ils vous respectent...

De guerre lasse, pourtant, M. Profit promit de s'assagir. Il tint parole. Et, désormais, il cultiva avec un certain succès la désastreuse manie des calembours. Le comte était enchanté. Ces jeux de mots absurdes exerçaient sa sagacité, et il en cherchait le sens caché avec une obstination farouche.

— Savez-vous, Monsieur, questionnait le professeur entre deux bouchées, pourquoi un Vaudois se refusera à prendre un Bernois pour essuyer sa vaisselle?

— ??

— Mais!.. C'est parce que le Bernois est Suisse allemand... Parce qu'il essuie salement... Vous ne comprenez pas? Essuie : du verbe essuyer... Il essuie... salement... dégoûtamment, malproprement...

Ou encore :

— Je suis sûr que vous ne savez pas quelle est la femelle du condor?... Vous ne trouvez pas?... C'est pourtant extrêmement simple. C'est la chambre à coucher, puisque c'est *là qu'on dort*...

Hélas oui!... Ils en étaient arrivés là. En général, le comte ne comprenait qu'au repas suivant, mais il en demeurait joyeusement ahuri.

Maintenant M. Profit disait de l'Allemand :

— En somme, c'est un excellent garçon... Il suffit d'y mettre un peu du sien...

. . . . . .

Mais, bientôt, le comte s'ennuya. Une chute qu'il fit, du haut de son hamac dont la corde céda, sur une barrière, le manque de sauces piquantes, l'exiguïté de sa chambre le plongèrent dans une crise de pessimisme et il partit assez brusquement pour Gênes, huit jours avant la date primitivement fixée. Marie, poussant un soupir de satisfaction, retourna à sa cuisine simplette; le service en porcelaine fut enfermé pour les occasions prochaines; on renvoya la marchande de poissons.

— En somme, grogna M. Profit, nous n'y avons pas gagné grand'chose. Une autre fois, nous tâcherons d'en prendre un qui ait un appétit à peu près normal.

Le grand-père, libre désormais, recommença ses tours de jardin. Et il clôtura l'aventure par ces mots :

— Moi, je n'aime rien tant ces étrangers!...

BENJAMIN VALLOTTON.

La peur de Jeanne. — Des enfants suivaient un pauvre aveugle et se moquaient de lui.

— Ce n'est pas gentil, ce que vous faites-là, mes enfants, dit l'infirme en se retournant; le bon Dieu vous punira.

A ces mots, la petite Jeanne quitte le groupe de ses camarades et s'en va, toute pensive, à la maison.

— Qu'as-tu, Jeanne? lui demande sa mère, qui la voit calme et songeuse, contrairement à son habitude.

— C'est que... c'est que l'aveugle y nous a dit que le bon Dieu y nous punira. Dis, m'man, le bon Dieu y sait à quel étage on demeure?...

Un livre pour tous.

MM. Louis Dupraz et Emile Bonjour, déjà connus par leurs *livres de lecture* pour les Ecoles primaires, publient chez Payot & Cie un ouvrage qui rendra de bons services à nos établissements secondaires, aux Ecoles primaires supérieures et aux pensionnats de jeunes gens et de jeunes filles. C'est une *Anthologie scolaire* qui prendra sa place entre les manuels purement utilitaires des classes élémentaires et les chrestomathies trop exclusivement classiques. L'*Anthologie* de MM. Dupraz et Bonjour est divisée en 11 chapitres : *Contes, Apologues et légendes. Récits. L'Histoire et les Mœurs. Lettres. Autour du monde. La Nature. Morale et Education. Etudes littéraires. Poésies. Théâtre. Notices biographiques et critiques.*

Elle comprend 259 morceaux de prose et de vers. Tout en faisant une part suffisante aux classiques des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, elle donne un très grand nombre de morceaux des bons écrivains français du XIXe siècle. En outre, et c'est ce qui la différencie de la plupart des ouvrages similaires, elle consacre une place légitime à nos auteurs nationaux, poètes et prosateurs.

Ajoutons que l'*Anthologie scolaire* a été élégamment habillée en toile, elle compte 512 pages et ne coûte que 2 fr. 50. Plusieurs établissements secondaires de la Suisse romande et de grands pensionnats viennent déjà de l'adopter.

Un bon élève. — Une de nos institutrices de la montagne, fort bien intentionnée, dit à ses enfants : « Soyez toujours très polis, et quand on vous adresse un vœu ou un souhait, faites aussi vous-mêmes un vœu à la personne qui vous parle, ou répondez-lui au moins : « pareillement ».

Un instant après un petit garçon s'apprête à sortir de la classe pour rentrer chez lui et la maîtresse lui dit :

— Je te souhaite d'être plus sage à la maison que tu ne l'as été ici.

— Pareillement, répond l'enfant.

UN SUISSE COMME ON N'EN FAIT PLUS

On nous croit germanisés? Non point tout à fait, et il nous reste en Suisse de ces coins perdus, de ces hautes vallées qui n'ont pas vu, jusqu'à cet été, le gris des palaces et le gris des gants sales. Les « types » y sont encore. Comme fit M. Ducommun, allez-y voir.

M. Ducommun, qui préfère les coins pas chers et tranquilles, s'était logé en août de cette année au fond du Haut-Valais, dans le tout petit hôtel d'une toute petite vallée. Il en était le seul pensionnaire et, ne s'ennuyant jamais seul, il gravit un matin la forêt de sapins très raide qui mène aux roches prochaines. Sous les sapins, M. Ducommun entendit une sonnaille très douce et toute proche, qui lui parut l'indice d'un troupeau de chèvres. Il fit vingt pas de ce côté et, à la lisière du bois, notre civilisé aperçut une quinzaine de chèvres surveillées par un pastoureau de quinze ans qui se retourna en l'entendant venir.

M. Ducommun, qui se pique de politesse et n'ignore pas qu'à la montagne il est de bon ton de saluer les inconnus qu'on croise, salua gentiment le petit pâtre. Celui-ci, effaré, se leva et, sans un mot, s'enfuit au pas de gymnastique jusqu'aux rochers du sommet. N'y comprenant rien, M. Ducommun, qui ne se connaissait pas un air si terrible, redescendit à petits pas vers son hôtel.

Le lendemain, de bon matin, l'hôtelier lui souhaita le bonjour et ajouta : « Les gens d'Obermatt n'ont pas eu de lait hier soir. Vous avez fait une belle affaire! — Moi? Comment donc? — N'avez-vous pas rencontré, là-haut, hier matin, un troupeau de chèvres? — Oui. — Et vous avez adressé la parole au berger? — Mais oui. — Eh bien, le gosse vous a pris pour l'Esprit des hauteurs et s'est sauvé sur la crête des roches, où il s'est tapi entre deux pierres. Il y est resté toute la nuit, et les chèvres, le soir, ne sont pas rentrées au village! Voilà tout ».

Eh bien, voilà du Suisse farouche et comme on n'en fait plus. Je vous accorde que cette espèce-là devient rare. Hâtez-vous de revenir ici, s'il vous plaît d'en voir au moins un.

D'ici dix ans, il n'en restera plus.

PAYSAN DU SEYON.